



Lettre no 1 - Suisse, décembre 2020

Cher.e.s ami.e.s, chère famille, la paix et le bonjour à toute personne intéressée,

En ces temps d'étranges vagues et moments de confinement, je vous écris pour partager quelques images, quelques impressions de mon voyage en Angola. J'ai eu la chance de visiter la capitale Luanda et les villes de Uíge, Sanza Pombo et Quimbele au nord de ce pays de l'Afrique australe au cours d'un mois en tant qu'envoyé de DM-échange et mission, visitant l'Église évangélique-réformée d'Angola (IERA).



Centre-ville de Luanda, vue du bureau de la direction de l'IERA.

J'ai entendu dire dès mon arrivée qu'on ressentait dans toutes les paroisses l'impact des mesures sanitaires liées au virus qui nous préoccupe tou.te.s, en cette année. Les cultes sont fréquentés par bien moins de personnes que d'habitude. Et quand même, je sens que cette Église, l'IERA, est vivante en Angola. Elle vit avec une énergie que j'ai pu de nouveau ressentir pendant ces cultes visités au cours de mon court séjour en Angola. Les paroisses de l'IERA essaient de continuer leur travail, même dans ces temps difficiles. Les cultes sont conduits deux fois de suite, les dimanches matin, pour accueillir deux fois le nombre permis par les mesures sanitaires. Même comme ça, il reste toujours des membres de la paroisse qui doivent rester chez eux. Souvent, on me prie d'adresser quelques mots de salutations de Lausanne et de la Suisse. Une histoire commune et partagée relie l'IERA et DM-échange et mission, la Suisse et l'Angola. Je me retrouve maintenant et encore faisant partie de cette histoire, moi aussi : mon voyage s'inscrit dans une réflexion menée autour du partenariat entre DM-échange et mission et l'IERA. Les deux partenaires veulent continuer à collaborer, mais durant les dernières années, la communication n'a pas toujours été

facile. Il s'agit maintenant de déterminer les conditions et les modalités d'une éventuelle poursuite de collaboration.

Retour en Angola

Je suis né en Angola et j'ai eu la chance d'y retourner deux fois, en 2007 et en 2017 après y avoir vécu de 1985 à 1992. J'ai passé à Luanda mes premières années et y aller encore une fois maintenant, presque trente ans après que notre famille a quitté la ville, me semble une belle tournure dans mon histoire personnelle, mais représente peut-être aussi un prochain pas dans une longue histoire entre DM-échange et mission et l'IERA.



Devant le temple de la paroisse « Luz do mundo » (lumière du monde) à Luanda.

Les cultes que j'ai visités quand j'étais enfant sont les cultes de l'IERA. Les chants que j'ai pu entendre de nouveau maintenant, durant ces quelques semaines passées en Angola, sont d'une beauté, d'une joie et d'une force que je n'ai plus jamais retrouvées de manière comparable dans nos cultes en Suisse. D'ailleurs, un jeune de l'Église qui a eu la possibilité de visiter la Suisse en tant que membre d'un groupe de chorale invité à chanter m'a dit qu'il avait été surpris d'avoir vu si peu de jeunes dans nos églises.

Réalités post-covid

La nouvelle réalité covid-19 n'a pas épargné l'Angola non plus. Avant le voyage, un premier souci : mon vol prévu pour mi-octobre a été annulé à la dernière minute. J'ai donc dû partir avec deux jours de retard et avec une autre

compagnie aérienne que prévu. Avant de décoller, une fois que tout le monde avait pris sa place, l'avion a été désinfecté de manière démonstrative, on pourrait dire presque théâtrale, par des membres de l'équipage. Pour un instant, je me demande si je cours un risque en voyageant en ces temps-ci, mais je sens que c'est le bon moment. Après mon voyage, je peux dire que le moment était en effet bien choisi. J'ai senti au cours de mon mois en Angola que ma visite justement en ces temps de crise sanitaire, était vue d'autant plus comme un geste précieux. Le fait de quitter volontairement la sécurité en Suisse et de rejoindre nos frères et sœurs dans l'incertitude que beaucoup d'Angolais.es vivent au quotidien, a paru courageux à certain.e.s. Quelle surprise de voir qu'au fil des semaines, la situation en lien avec le virus semblait devenir finalement pire en Suisse, alors que les chiffres officiels en Angola restaient à un taux pas très élevé.

A l'arrivée à l'aéroport de Luanda, en tout cas, je dois rendre un papier signé où je confirme rester 15 jours en quarantaine à domicile. Le papier reste sur un tas près de l'officier des gardes-frontière, qui me laisse passer. Mes hôtes de l'IERA m'attendent et m'emmènent à la maison de mes ami.e.s qui ont eu la gentillesse de m'accueillir pour toute la durée de mon séjour à Luanda. Je suis étonné à quel point la ville semble calme en comparaison avec mes souvenirs de 2017, mais en effet le confinement arrive à freiner un peu même cette ville de 8 millions d'habitants qu'est Luanda. Dans la voiture, nos partenaires de l'IERA m'informent que les règles sanitaires avaient récemment changé, et que je ne devais rester confiné que pendant une semaine. Cette petite histoire me remet dans le contexte angolais : des règles contradictoires sont souvent déclarées par différentes autorités et personnes, à différents moments et endroits. Je vais suivre, bien sûr, les recommandations de nos partenaires de l'IERA, et j'attendrai donc mes premiers sept jours dans l'appartement de mes ami.e.s.

A toute sortie en Angola, le port du masque est obligatoire, devant chaque établissement, un guarda chargé de la sécurité mesure la température de chaque personne voulant entrer et applique un spray désinfectant sur les mains de tout le monde. D'un côté, la menace de ce virus encore peu connu paraît donc plus visible à Luanda, mais étrangement, je sentais en Suisse beaucoup plus fortement cette pression psychologique voire une certaine peur dans les

conversations quotidiennes à ce sujet. A Luanda, l'histoire court les rues que probablement 80% des Angolais.es ont déjà eu le virus, mais sont restés asymptomatiques grâce à leur puissant système immunitaire, habitué.e.s depuis longtemps à toute sorte de maladies. Ce qui est clair en tout cas, dans ce pays qui a vécu presque quarante ans de guerre civile et qui connaît des crises sanitaires, du moins après chaque forte pluie, avec des quartiers entiers inondés à Luanda par exemple, c'est qu'on connaît la mort, on connaît les maladies. Les connaît-on si bien qu'on a en effet moins peur de la mort ?

Difficultés quotidiennes

L'IERA est donc bien vivante et grande, mais la situation en Angola, et surtout à Luanda, ne facilite pas une vie active de la communauté au sein de chaque paroisse. Le quotidien demande beaucoup de force, il faut visiter plusieurs magasins ou petits vendeurs et vendeuses pour trouver tous les produits qu'on cherche. Tout déplacement en ville nécessite beaucoup de temps et les gens ne réussissent souvent pas à s'organiser, tout simplement car la vie quotidienne demande autant d'énergie de chacun et chacune. En Angola, on se voit naturellement développer une grande capacité à réagir spontanément à des changements inattendus.

A part les problèmes ou difficultés inattendues qui ralentissent en effet toute entreprise et projet en Angola, l'IERA fait aussi face à une situation difficile : tout une partie de ses pasteurs va bientôt atteindre l'âge de la retraite. Une grande question qui se pose en ce moment en Angola est comment trouver des jeunes pasteurs. L'IERA veut investir dans la formation théologique de jeunes, mais actuellement, de bons établissements éducatifs manquent en Angola. Un projet serait d'avoir les moyens d'offrir une bonne formation en théologie en Angola au sein d'écoles ou d'instituts de l'IERA. D'autres églises en Angola ont établi leurs universités, leurs écoles, leurs instituts polytechniques. Qui investit donc dans l'éducation de ce pays ? Qui enseigne, et dans quels bâtiments ? Au lieu d'enseigner sa jeunesse, l'Angola semble parfois perdu dans des querelles autour de propriétés immobilières, de terrains et de bâtiments. Le plus grand problème évoqué par tout le monde reste le manque de travail, surtout pour les jeunes.

Un ami me raconte comment se passe le recrutement pour un poste offert par le gouvernement : un jour, le gouvernement annonce la création de 100 nouveaux postes à pourvoir. 86'000 candidat.e.s postulent ! Parmi elles et eux, mon ami. Après un premier tour, il reste la moitié des candidat.e.s. 20'000 après un deuxième tour, encore moins après un troisième tour, etc. Quand ils se sont retrouvés à 400 personnes, mon ami et tou.te.s les autres candidat.e.s ont été invité.e.s à un test psychologique. Chaque candidat.e a dû signer à côté de son nom, après avoir fait le test. En cachette, avec son téléphone, mon ami a pris une photo de cette liste des 400 personnes invitées au



Un rare moment sans masque, le temps de prendre une photo : visite de la pasteure Deolinda Teca, à la tête du CICA (Conseil des églises chrétiennes en Angola), ensemble avec le secrétaire général de l'IERA, le pasteur Alberto Daniel.

« Ah, Dieu... je l'ai vu, moi »

Un jour, me voyant quitter l'appartement, l'enfant de mes amis me demande où je vais. Je lui dis que je pars travailler, et que mes collègues de l'église allaient venir me chercher. L'enfant me demande alors ce que c'est, l'église. Je décide de lui dire, après un très court moment de réflexion et de consultation avec mon propre vécu et mon expérience de l'église, qu'il s'agissait là d'un endroit où les personnes se rassemblent pour célébrer la vie et pour louer Dieu.



Voilà où Dieu peut se montrer.

C'est là que l'enfant m'interrompt et me dit d'un ton calme et compréhensif « Ah, Dieu... je l'ai vu, moi. » J'ai du mal à cacher ma surprise, mais l'enfant continue : « Je l'ai vu dans un nuage, il était là, mais après, il est reparti, et puis maintenant, on ne peut pas si simplement le voir. » La facilité de parler de Dieu de cet enfant m'a touché. Au long de mon séjour, je trouve que l'expérience « toute naturelle » de Dieu est pour moi quelque chose qui se trouve, bien sûr, plus présent chez les enfants, mais que je ressens aussi fortement en Angola. Dans l'énorme vastitude des paysages, mais aussi lors des rencontres, des échanges, des recueils, des cultes, des repas partagés, toujours, la communauté est vivante et la vie partagée vibrante. Dans les nuages, et partout... voyons-y Dieu !

test psychologique. Quand le gouvernement a finalement annoncé dans le journal les noms des personnes qui ont été acceptées à ces nouveaux postes, aucun des 100 noms publiés ne correspondait à un seul des 400 participant.e.s officiellement recruté.e.s et invité.e.s au test psychologique. Les gens qui ont eu le poste, avaient été désignés bien à l'avance par des ami.e.s ou des membres de leur famille occupant déjà des postes importants.

Les gens qui travaillent sont souvent des working poors, occupant deux ou trois postes en même temps pour à peine gagner leur vie. Ces derniers mois, il y avait visiblement plus d'enfants et de personnes sans-abri et sans nourriture dans les rues du centre-ville ; on m'a dit que le prix de la farine montait. Quelqu'un m'a même dit qu'il n'y en avait jamais eu autant depuis les années de la guerre qui s'est terminée, il y a 18 ans. 80% des membres de l'IERA sont des femmes. Lors d'une rencontre avec elles, elles m'ont aussi parlé des difficultés économiques auxquelles de nombreuses familles font face en cette année de confinement collectif.



Deux jeunes hommes sur une moto à Luanda.

Culture et politique... et la Suisse, très loin

Je pourrais parler de ciels tropicaux, de plages et de nuages, de la beauté de ce pays, je pourrais parler des

chants, de la musique, de la danse, de la nourriture. Bon, quand même, pour la nourriture, j'ajoute ce petit épisode : j'avoue que j'ai été surpris de ma difficulté à avaler des chenilles qu'on avait eu la générosité de m'offrir sur mon assiette lors d'un repas de dimanche, mais je ne veux pas donner qu'une moitié de l'image. Je voudrais aussi parler d'odeurs, de couleurs, de conversations, de lumière, de nourriture exotique que ce séjour en Angola m'a présenté. En tant qu'Européen.ne, y verrons-nous toujours quelque chose de vraiment différent de notre réalité, ou pouvons-nous, pourquoi pas en tant que chrétien.ne.s, trouver une base de valeurs communes avec nos frères et sœurs sur place, des valeurs qui nous aideront à ne pas perdre de vue nos buts communs ? Les Églises poursuivent avec les Nations Unies les objectifs de développement durable, trouvons-nous là-dedans un cadre de référence à niveau international qui nous unit dans notre travail ? Quel est le rôle des Églises en Suisse, en Angola, dans le monde ?

Mais je sens que je dois aussi parler d'un pays qui a souffert des années de conflit armé, qui est dirigé par un parti unique, et où, en ces quatre semaines que j'ai pu y passer de mi-octobre à mi-novembre 2020, deux grandes manifestations ont eu lieu lors desquelles des manifestant.e.s, à ce qu'on sait, ont perdu leur vie. De sentir, assis avec un amis angolais, le désir de sortir dans la rue pour accuser ce régime qui laisse son propre pays s'effondrer, mais de sentir en même temps, la peur d'être emprisonné, voire blessé ou tué par les forces de l'ordre : voilà une expérience nouvelle, très réelle et choquante pour moi.

Luanda est une ville d'une beauté impressionnante, mais aussi une ville d'un chaos incroyable. Les minibus transportent, chacun, une douzaine de passagers, le peu de bus publics sont vieux et les files d'attente des habitant.e.s de Luanda s'étalent sur des mètres et des mètres de trottoir. Un rendez-vous à la banque peut bien demander une demi-journée, si ce n'est plus de temps. Les distributeurs

d'argent devant les banques sont vides, les stations-service n'ont plus de carburant – et dire qu'on se trouve dans le second pays producteur de pétrole d'Afrique. Des pneus qui brûlent sur la route après une manifestation, et la simple pensée qu'il est bien étrange de voir de telles images, installé dans une voiture qui, heureusement d'ailleurs, roulait vers un autre quartier.

Cela semble évident, mais j'aime bien rappeler que l'Angola se trouve loin de la Suisse, et non seulement en termes géographiques. Les différences entre le quotidien à Luanda et notre réalité en Suisse sont frappantes. A mon retour, je suis impressionné de l'insouciance avec laquelle je vis parfois ce confort quotidien que nous offre la Suisse et comme il est facile d'oublier à quel point le monde est en effet injuste. Alors qu'à Bâle, en Suisse, des gens expriment leur mécontentement par rapport à l'apparence récente de quelques mendiant.e.s dans les rues de la ville, en Angola, la moitié de la population doit survivre à un ou deux dollars par jour. En Suisse, chacun et chacune de nous utilise plus de 100 litres d'eau par jour. A Luanda, des quartiers entiers n'ont pas d'accès à l'eau courante.

Voyage au nord

Vers la fin de mon séjour, j'ai eu la chance de faire un court voyage dans le nord du pays où nous avons visité les anciennes stations de mission de Kinkuni, de Kikaya et de Quimbele. La présence de l'IERA dans le nord du pays date de longtemps : des festivités pour célébrer le centenaire de l'église sont prévues pour l'année 2022. Le voyage à Uíge et ses alentours me montre en deux-trois jours toute une autre partie de l'Angola. Il fait du bien de sortir de la chaleur et du chaos de la capitale, nous parcourons des collines vertes qui deviennent de plus en plus brumeuses et humides avec l'altitude. On redescend le col et entre dans les plaines de la région de Uíge. L'Angola fait quatre fois la surface de l'Allemagne, m'a-t-on dit... je vois une petite partie passer.

Nous entrons dans une région qui faisait partie historiquement du royaume du Congo, on y parle le kikongo, une langue que je n'ai jamais apprise, mais qui sonne très familière pour moi. Mes parents travaillaient surtout avec des gens du nord du pays, dans les années 1980. C'est aussi

la région natale de certains collègues de l'église qui m'accompagnaient pour ce voyage. Ils sont contents de pouvoir ressortir de Luanda, c'est la première fois pour eux aussi, depuis le confinement. Je sens à quel point cette région du nord de l'Angola est importante pour l'IERA, et j'apprends plus sur l'histoire du pays. Après le voyage au nord, je rêve d'un Angola avec des écoles multilingues, un système éducatif à l'image du nôtre en Suisse, avec l'éducation principale en kikongo par exemple, et en différentes langues dans les autres provinces de l'Angola. La décolonisation et l'émancipation de l'Angola et des personnes qui résident sur son territoire est un projet entamé, mais toujours loin d'être achevé !



Des anciens bâtiments de la station de mission de Kinkuni.

Quand on rencontre des ami.e.s en Angola, on est souvent tout d'abord content de savoir que l'autre a bien dormi, de savoir que tout le monde a bien passé la nuit. On se réjouit d'être en vie aujourd'hui, d'avoir une autre journée offerte par Dieu. Si je pouvais par mes mots vous envoyer un peu de cet optimisme et de cette joie de vivre que j'ai ressentis en Angola, je le ferais avec grande joie.

Nous vous remercions pour votre soutien et pour l'intérêt que vous portez pour le travail de DM-échange et mission et de l'IERA.

La foi, l'amour et l'espérance nous unissent,

Salutations en paix,

Ulrich Schubert

Cette lettre de nouvelles d'Ulrich Schubert vous est adressée par DM-échange et mission, service des Eglises protestantes romandes. Merci d'avance pour votre soutien : votre aide est précieuse ! (CCP 10-700-2, projet no 104.7271). Pour plus d'informations sur les projets et envoyé.e.s : www.dmr.ch.

Une animation ?

Ulrich est à disposition pour une conférence, un témoignage ou toute autre animation. Pour l'inviter, n'hésitez pas à nous contacter à animation@dmr.ch ou au 021 643 73 99.

Faire un don

